



Rorie Blake

Sur
ma
liste



J'AI
LU
POUR ELLE

Sur ma liste

ROSIE
BLAKE

Sur ma liste

ROMAN

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Maryline Beury*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titres original
THE HYGGE HOLIDAY

Éditeur original
Sphere, an imprint of Little, Brown Book Group

© Little, Brown Book Group Ltd. 2017
Written by Rosie Blake

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Chapitre 1

Clara était lovée dans un fauteuil confortable près du radiateur et plongée dans son livre quand tout commença.

Jusque-là, dans le pub où elle faisait étape, la soirée semblait se dérouler de façon parfaitement normale. Il y avait quelques clients. Un jeune couple était installé dans un coin – lui, pas très à son aise sur le banc de bois trop étroit ; elle, une fille discrète et jolie en jean et pull de cachemire noir, ses longs cheveux blond vénitien noués en une queue-de-cheval basse, assise sur une chaise en face de lui. Une femme plus âgée, à la chevelure auburn et aux paupières chargées d'eye-liner, était perchée sur un tabouret au bar. Le barman imposant qui remplissait régulièrement son verre de vin rouge portait sur le bras un tatouage représentant un animal que Clara n'aurait su identifier. Un autre homme, du même âge mais moitié moins corpulent, fixait sa pinte de bière ; toute la misère du monde semblait peser sur ses épaules. De temps en temps, il levait les yeux vers la femme au bar et peignait des doigts les quelques fines mèches de cheveux rabattues sur son crâne dégarni. Une machine à sous rutilante clignotait et émettait

des bips intermittents, non loin d'une cible de fléchettes et de l'unique lampe de la salle. C'est là que Clara s'était installée pour lire.

Soudain une femme entra. Elle avait les cheveux mouillés – alors qu'il ne pleuvait pas – et portait un manteau en laine turquoise et des bottes en caoutchouc violet. Très agitée, elle traversa la salle d'un pas vif.

— Un gin-tonic, Gavin, double, et mollo sur le tonic ! s'écria-t-elle.

Toutes les têtes se tournèrent vers elle.

— C'est terminé, je ferme, continua-t-elle. J'étais sous la douche, et je me suis dit, bon Dieu, je n'en peux plus ! J'arrête.

Le barman s'immobilisa, bouche bée, une main sur la bouteille de gin.

— Ce gin-tonic ne va pas se servir tout seul, Gavin ! lança la femme en retirant son manteau, révélant un pyjama rose vif. J'ai grand besoin d'un petit remontant. Il faut au moins ça quand on vient de prendre une décision difficile. Je n'avais que du Baileys à la maison, ça ne suffit pas dans ce genre de situation.

— Attends, Louisa, pose-toi deux minutes et explique-moi un peu, tu veux bien ? lui suggéra Gavin en attrapant un verre sous le bar.

— Pfff ! quelle comédie, je te jure, marmonna la femme à l'eye-liner.

Clara vit la dénommée Louisa lui jeter un regard noir.

Gavin mit des glaçons dans le verre, son regard inquiet allant tour à tour vers les deux femmes.

— Allez, Louisa, dis-moi ce qui se passe. Ça fait du bien de parler, tu sais, insista-t-il.

— Tu t'exprimes comme une carte de vœux maintenant, Gavin ? Bon, d'accord, grommela-t-elle en

jetant son manteau sur un tabouret. Mais ça ne me fera pas changer d'avis. Oh que non. Ma décision est prise : j'arrête. Je me réserve un vol dès que je rentre chez moi.

— Un vol ?

— Oui, un vol. Je me barre. En Espagne. Je ne veux plus rester ici, déclara Louisa en prenant son verre pour en boire une grande gorgée.

Elle fit claquer sa langue et ajouta :

— Ah, le gin. Ça, c'est une sacrée invention !

— Mais... et le magasin, alors ? demanda Gavin en posant ses mains sur le bar, les doigts écartés tel un étalage de dix saucisses roses.

— Je ferme, répondit Louisa après un bref silence.

— Comment ça, tu fermes ?

— Fermé. Finito. Kaput. The End. Basta. Je vais régler ça tranquillement, et de toute façon, personne ne s'en rendra compte, alors...

— Mais c'est bientôt Noël, et...

— *Tranquillement*, laissez-moi rire ! l'interrompit la femme au bar.

— Roz..., dit Gavin en remplissant son verre et en lui coulant un regard réprobateur.

Louisa se tourna vivement vers elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? lança-t-elle. Vas-y, développe.

Le pub entier sembla retenir son souffle. Le jeune couple était captivé par la scène, et le chauve à la pinte, qui n'avait même pas réalisé que son verre était vide, observait maintenant les deux femmes ouvertement. Même Clara, qui rêvait déjà du petit lit sous la corniche, à l'étage, et avait les épaules brisées à force d'avoir porté son sac à dos toute la journée, ne put s'empêcher de regarder.

— Tu as très bien compris, rétorqua Roz en relevant le menton pour toiser Louisa.

Louisa lui retourna son regard, ses joues s'empourprant sous ses cheveux trempés.

— Tu dis ça parce que tu n'es qu'une espèce de vieux pruneau desséché qui n'a plus envie de rien ! lança-t-elle.

Le chauve à la bière se redressa, le regard soudain allumé d'une lueur farouche.

— Eh, ce n'est pas un vieux pruneau ! s'écria-t-il.

Il se ratatina aussitôt sur son tabouret, comme s'il attendait le Jugement dernier.

Louisa se tourna vers lui.

— Tu défends ta copine, Clive ?

— Ce n'est pas ma...

Il rougit jusqu'aux oreilles et baissa la tête, ne laissant plus voir que sa calvitie.

— Ne t'inquiète pas, Clive, elle ne le fera pas, de toute façon, dit Roz. Ça va lui passer comme c'est venu. Elle va rentrer chez elle, se sécher les cheveux et changer d'avis aussi sec.

— Ah, d'accord, fit Louisa en claquant son verre sur le bar, si bien qu'un glaçon à moitié fondu en sauta, rebondit sur le zinc et finit par terre. Donc, tu crois que ce n'est qu'un coup de tête.

— Un de plus, oui.

Roz leva son verre et pivota pour se retrouver à nouveau face au bar.

— Eh bien, tu te goures complètement, rétorqua Louisa. Gavin, un autre gin-tonic, ajouta-t-elle sans quitter des yeux la dénommée Roz qui observait maintenant ses ongles laqués d'un vernis prune.

— Il y a eu les cours de tricot, ta période sans gluten, Nick et toute cette histoire, reprit Roz sans la regarder.

Elle marqua une pause, le temps de lever les yeux au ciel et poursuivit :

— Reg qui a remplacé Nick, et puis ton trip d'observation des oiseaux, la levée de fonds pour un voyage en Islande où tu étais censée aller voir des macareux mais qui n'a jamais eu lieu. D'ailleurs, Clive t'avait donné cinq livres pour ça. Pas vrai, Clive ?

— Tout le monde croit que les macareux sont de la même famille que les pingouins mais, en fait, ça n'a rien à voir, marmonna ce dernier dans sa pinte vide.

— Le cours de littérature anglaise sur Internet, le club de lecture du village que tu as voulu lancer, continuait d'énumérer Roz. D'ailleurs, on ne s'est jamais réunis, et j'ai lu *Mansfield Park* pour rien. Cette Fanny Price doit être le personnage féminin le plus ennuyeux de toute la littérature, j'ai bien cru que je n'en verrais jamais la fin...

Clara s'enfonça un peu plus dans son fauteuil. Ce n'était pas la soirée à laquelle elle s'attendait lorsqu'elle était tombée par hasard sur ce pub, deux heures plus tôt. Elle était épuisée et pensait se coucher de bonne heure. Mais tout cela était décidément bien plus divertissant que n'importe quel soap opera.

En arrivant dans le village aussi tard, elle pensait qu'elle aurait du mal à trouver un endroit où passer la nuit. Elle s'était laissé distraire par un coucher de soleil sur les prés absolument sublime, et avait contemplé longuement le ciel qui se découpait en rubans d'orange et de rose. Par chance, le pub était encore ouvert.

En s'approchant, elle avait admiré l'énorme toit de chaume et les murs blanchis à la chaux. À la fenêtre, un petit panneau écrit à la main annonçait « Bed and Breakfast », ce qui l'avait franchement soulagée. Après avoir remis le sac à dos sur ses épaules, elle était entrée, espérant vivement qu'il y aurait une chambre de libre. Elle rêvait d'une tourte au bœuf

et aux rognons devant un grand feu de cheminée en sirotant une bière légère, avant de lire paisiblement son livre.

Malheureusement, on ne servait pas de repas, et le prétendu *Bed and Breakfast* consistait en une petite chambre dans le grenier, avec une banane et un minuscule paquet de céréales posés sur un plateau en guise de petit déjeuner.

Mais elle n'avait plus le temps de chercher autre chose, et la salle du bar lui avait paru assez confortable : des chaises tapissées de velours rouge entouraient des tables de bois clair tandis que le bar en U occupait le milieu de la pièce. Elle avait commandé des chips au sel et au vinaigre, deux barres de Snickers et une pinte de la bière blonde locale. Après une seconde pinte, elle avait oublié son envie d'un vrai repas et s'était plongée dans son livre, lovée dans un fauteuil bien rembourré près du seul radiateur et de l'unique lampe de la salle. C'est alors que cette Louisa avait débarqué, et que la soirée avait pris une autre tournure.

Roz poursuivait son énumération :

— ... les cours de Pilates auxquels tu n'allais jamais, le tour de potier que tu as acheté parce que tu voulais faire tes propres ramequins...

Louisa semblait se décomposer à mesure que Roz égrenait sa liste. Elle mit les mains sur ses oreilles et secoua la tête, comme si cela pouvait faire cesser la litanie.

— ... la fois où tu as adopté un bébé girafe au Niger et où tu nous as tous invités à visionner les photos de sa première année, sauf que le projecteur ne marchait pas...

— Stop ! s'écria Louisa d'une voix forte. Cette fois, je m'en vais ! En Espagne. Je ferme boutique. Je vais réserver mon billet.

— Tu adores cette boutique, intervint Gavin en poussant vers elle un deuxième gin-tonic.

— Elle ne le fera pas, Gavin, laisse tomber. Tout ça, c'est du bla-bla, dit Roz sans sourciller.

— Tu te trompes, répliqua Louisa. Je vais fermer le magasin. Personne n'y entre jamais, et de toute façon, on n'a plus besoin de moi ici.

Clara se demanda quel pouvait être ce commerce sans clients. Louisa tenait-elle un cybercafé, un magasin de DVD ?

— Bon, eh bien, vas-y ! Réserve ton billet. Tu nous enverras des cartes postales, lança Roz d'un air moqueur.

La jeune femme blonde se leva et s'avança vers Louisa.

— Tu vas nous manquer... Tu pars vraiment ?

Roz abattit une main sur le comptoir.

— Elle ne partira pas, Lauren, déclara-t-elle.

La jeune femme se retourna.

— Ce n'est pas une raison pour l'agresser, rétorqua-t-elle.

Roz plissa les yeux.

Le petit ami de la blonde se figea sur son banc, tête baissée, et remonta ses lunettes sur son nez.

— Chérie, si on...

Il regarda en direction de la porte, souhaitant visiblement s'enfuir avant que tout cela ne dégénère.

Au bar, les trois femmes continuaient de se dévisager.

— Il n'y aura plus rien d'ouvert sur la Grand-Rue, reprit Gavin d'un air consterné.

Son double menton tremblotait d'émotion, et il semblait tellement perturbé par le départ de Louisa que Clara eut envie d'aller le serrer dans ses bras pour le reconforter. Ce qu'elle ne fit pas, bien évidemment.

— Je ne peux pas porter cette responsabilité toute seule, Gavin, marmonna Louisa avec un haussement d'épaules. C'est trop demander à une faible femme.

Roz laissa échapper un petit ricanement en entendant le mot « faible ».

— Hé ! fit la blonde en lui jetant un regard noir. Apparemment, Louisa n'avait rien remarqué.

— Je ne peux pas continuer en me contentant d'espérer que ça changera un jour, poursuivit-elle. Il n'y a rien de plus déprimant que d'être seule dans un magasin de jouets qui devrait être plein de gamins aux anges.

En disant cela, les larmes lui montèrent aux yeux.

Clara s'apprêtait à se lever pour lui offrir un peu de soutien quand la dénommée Lauren le fit à sa place : elle posa un bras sur l'épaule de Louisa et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Allez, les grandes eaux, maintenant, fit remarquer Roz d'un ton méprisant.

— Elle a de la peine, lui rétorqua Lauren.

Roz haussa les épaules et vida son verre.

— Une scène de plus. Rien de neuf, commenta-t-elle.

— Je suppose que tu vas aussi remettre la kermesse sur le tapis, tant que tu y es ? lui lança Louisa avec un regard de défi. Je te jure que ce n'était pas ce que je voulais.

— C'est ça, oui, ironisa Roz.

— Roz..., murmura Clive.

Roz se tourna vivement vers lui.

— Toi, ne te mêle pas de ça. Si ma mémoire est bonne, je ne crois pas que tu aies voulu t'en mêler, à l'époque.

— Encore cette histoire de kermesse..., intervint Gavin en regardant les deux femmes tour à tour. Franchement, vous ne pouvez pas passer l'éponge, toutes les deux ? Le passé, c'est le passé, à la fin.

Clara ne put s'empêcher de se demander ce qui avait bien pu se produire à cette fameuse kermesse pour provoquer une telle tension.

— Laisse tomber, Gavin, dit Louisa d'une voix sourde. File-moi la bouteille de gin et n'en parlons plus.

— Je ne sais pas si...

— Eh bien, si tu ne sais pas, je m'en vais ! J'ai dix mille choses à faire, de toute manière, et une bouteille de Baileys à descendre.

Et elle partit dans un tourbillon turquoise aussi vite qu'elle était arrivée, laissant entrer un courant d'air froid et quelques feuilles mortes tandis qu'elle ouvrait la porte pour sortir.

Chapitre 2

Clara s'était toujours levée de bonne heure. Ce matin, elle voyait le soleil filtrer au travers du fin rideau rouge accroché à la petite fenêtre en sous-pente. Elle s'agenouilla sur le lit et écarta le tissu coloré.

Elle cligna des yeux sous la lumière du soleil d'hiver et sourit en découvrant le paysage avant de tirer le loquet pour ouvrir. L'air frais lui fouetta agréablement le visage. En bas, du givre recouvrait la pelouse du pub et les bancs scintillaient, comme saupoudrés de paillettes. Par-delà la haie, les champs s'étendaient à perte de vue ; quelques carrés de verdure avaient disparu sous la fine couche de diamant étincelant sous le soleil du matin. Le ciel était zébré de rose et de bleu pâle. Elle contempla un instant ce paysage et sentit en elle ce frisson si particulier d'une nouvelle journée dans un nouvel endroit.

Délaissant sa mini-boîte de céréales, sa banane et le filet d'eau de la douche, elle fouilla dans son sac à dos, en sortit un jean et un gros pull en laine, puis un bonnet en tricot qu'elle enfonça sur sa tête afin de dissimuler ses cheveux qui avaient bien besoin d'un shampoing. Laisant le reste de ses affaires dans la chambre, elle descendit discrètement jusqu'au bar

et passa par la cuisine pour sortir par la porte de derrière.

Les magasins devaient être fermés à cette heure, mais elle espérait vaguement tomber sur quelque boulanger au grand cœur qui ouvrirait sa porte rien que pour elle. Elle sentait déjà le goût de la pâte toute chaude, et humait l'air dans l'espoir d'en repérer l'odeur... Seulement, il ne semblait pas y avoir la moindre boulangerie dans le village. Pas plus qu'un café. À vrai dire, en descendant la rue principale, elle fut vite choquée par la quantité de panneaux « À VENDRE » et de vitrines derrière lesquelles on ne voyait que quelques chaises ou rouleaux de moquette. D'autres vitrines étaient barricadées avec des planches, et même les graffitis, désormais illisibles, arboraient des couleurs passées. Des mots avaient été tracés dans la poussière d'une vitrine, annonçant une liquidation du stock dans le magasin voisin.

Elle enfonça les mains dans ses poches et continua de parcourir la rue déserte. Elle imagina les lieux débordant d'activité en été, les trésors que pouvaient receler ces rues pavées, les boutiques secrètes, les antiquités déballées sur les trottoirs, les cafés proposant smoothies et jus de fruits, les gens flânant dans le village avant d'aller se promener dans les champs pour profiter du paysage... Qu'avait-il bien pu se passer pour que tout se retrouve ainsi à l'abandon ?

Même après toutes ces années à vivre en Angleterre, elle était toujours surprise par le côté pittoresque des villages, avec leurs petites maisons collées les unes aux autres, si différentes de la ville du Danemark où elle avait grandi. Une boule se forma dans sa gorge, comme à chaque fois qu'elle pensait à sa ville natale.

Elle s'arrêta soudain devant un magasin arborant les couleurs les plus fraîches. Une façade bordeaux

dont les lettres d'or, kitsch mais accrocheuses, annonçaient « Alden Jouets ». Elle fronça les sourcils en comprenant qu'il devait s'agir de la boutique qui allait bientôt fermer. Quelle tristesse de penser que dans quelques semaines, alors que les gens se prépareraient pour Noël, ce magasin resterait fermé.

Elle arriva au bout de la rue, où la route disparaissait dans un virage bordé d'arbres. En face, il y avait une petite église dotée d'un porche tout à fait intéressant. Ce village possédait un charme fou, songea-t-elle, mais en cet instant, elle avait l'impression d'y être la seule âme qui vive. Elle contempla la rue derrière elle, ferma brièvement les paupières et inspira à fond.

— Encore, encore !

Elle rouvrit les yeux en entendant du bruit derrière elle.

— Encore une fois ? Bon, d'accord.

Une chanson s'éleva alors.

— « Cinq canetons s'en allèrent nager, loin sur la rivière, loin dans la vallée, la maman des canards fit coïn, coïn, coïn, coïn, mais ils n'étaient que quatre à rentrer le matin... »

— Pourquoi ? demanda une petite voix.

— Je te l'ai dit, répondit une femme. Parce qu'un des petits canards s'est enfui, mon chéri. Ce qui fait qu'il ne reste plus que quatre canetons.

— Et celui qu'est parti, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Rien de grave.

— Il est mort ?

— Non, je suis sûre que non.

— Est-ce qu'il s'est cassé une patte ?

— Non, je ne crois pas, puisqu'il revient, à la fin.

— Pourquoi ?

— Je suppose que sa maman lui manquait. Moi aussi je te manquerais, non ?

— Je sais pas.

— Comment ça, tu sais pas ? Évidemment que je te manquerais. Qui est-ce qui te ferait des crêpes ?

— Papa.

— Oui, c'est vrai. Qui te donnerait du jus de fruits ?

— Nana.

— N'importe quoi, Nana ne te donne jamais de jus de fruits, elle trouve que ça fait trop de sucre.

— Moi j'aime bien le sucre.

— Je sais.

— Encore, encore !

— D'accord, mais je recommence là où il ne reste qu'un seul caneton, parce que tu n'arrives pas à te concentrer assez pour... Rory !

Un petit garçon déboula soudain de la rue et pila net devant Clara. Ses yeux s'écarquillèrent de frayeur et il fit demi-tour pour courir se réfugier dans les jambes de sa mère.

— Je t'ai dit de ne pas courir, Ro... Oh, bonjour.

C'était la jeune femme du pub hier soir, Lauren, la blonde qui avait réconforté Louisa. Elle avait des cheveux incroyablement lisses, un manteau camel impeccable ; ses taches de rousseur constituaient le seul élément de désordre sur sa personne.

— Désolée, dit-elle, on perturbe un peu la paix des lieux.

Clara lui sourit.

— Pas de souci. Cette chanson était très mignonne.

Lauren se mit à rire.

— Mon Dieu, c'est un peu gênant.

— Non, franchement, c'était super. Je n'avais jamais entendu cette comptine. On n'a pas ça, chez nous.

— C'est où, chez vous ?

— Au Danemark. On est plus branchés poissons que canards, je dois dire.

— Oh, vous voilà bien loin de chez vous, alors, fit remarquer Lauren.

Clara hocha la tête sans répondre.

— Eh bien, cette comptine parle de cinq petits canards qui s'enfuient, puis reviennent tous, expliqua Lauren. L'histoire n'est pas très claire, d'ailleurs. Rory a raison de poser des questions.

— Rory raison, Rory raison, scanda le petit garçon en commençant à tourner autour de sa mère.

— Les canetons ne sont pas très prudents, mais c'est surtout la mère qui est défaillante, reprit Lauren. Quand même, après en avoir perdu trois, on pourrait croire qu'elle réfléchirait un peu avant de laisser les deux autres partir tout seuls. Mais non !

Clara rit, et son rire résonna dans la rue.

— Elle m'a l'air assez irresponsable, en effet, dit-elle.

— Je ne la juge pas, cela dit, précisa Lauren en regardant Rory se suspendre à l'extrémité d'un banc. Fais attention, Rory.

— 'Tention, 'tention, répéta-t-il en lâchant un bras.

Son bonnet tomba par terre, libérant une cascade de cheveux châains.

— On ne voit pas grand monde par ici en ce moment, mais il devient fou, s'il ne sort pas, expliqua Lauren. Et franchement, je déteste rester à la maison en voyant la pile de repassage que j'ai à faire et les vitres que je devrais nettoyer !

Elle tendit une main alors que Rory revenait vers elles.

— Pardon, je ne me suis pas présentée. Laur... Rory, non !

La main qu'elle tendait à Clara partit en direction de Rory pour l'empêcher de ramasser un emballage de chocolat par terre.

— Lauren, reprit-elle en prenant son fils sous son bras. Et comme vous l'avez compris, lui, c'est Rory.

— Et moi, Clara.

— Enchantée, dit Lauren tandis que Rory commençait à donner des coups de pied pour se libérer de la prise de sa mère. Reste sur le banc, ordonna-t-elle alors qu'il filait dans la direction opposée. Bon, je crois qu'il ne m'écoute pas. Désolée. Les enfants ne sont pas très doués pour les politesses. La semaine dernière, il est allé droit vers un vieux monsieur au supermarché, et il lui a demandé si lui aussi, il aimait bien tirer sur son zizi. J'ai cru mourir au milieu du rayon des céréales !

Clara grimaça avec compassion.

— Savez-vous où je pourrais trouver un endroit pour grignoter quelque chose ? demanda-t-elle. J'espérais acheter un pain au chocolat, un muffin ou... même juste un café.

Lauren haussa les épaules et son sourire disparut.

— Il faut commander sur Internet maintenant, ou bien aller au grand supermarché de la ville voisine, si vous avez une voiture. Il y a aussi une bonne boutique de produits de la ferme, mais ce n'est pas la porte à côté.

— Je n'ai pas de voiture.

— Bravo, c'est écolo.

— En fait, je n'ai jamais passé mon permis. Les voitures coûtent une fortune chez moi, et comme je pouvais tout faire à pied à...

Elle s'interrompit, préférant ne pas prononcer le nom de sa ville natale, ni même y penser.

— Donc, il n'y a rien ? demanda-t-elle.

Lauren soupira.

— Avant, il y avait Chez Bertie... Un super restaurant qui faisait des petits déjeuners à tomber par terre, quoique pas très recommandés pour le régime. Du

pain perdu avec une banane et une tranche de bacon arrosée de sirop d'érable. Bertie me manque, dit-elle avec mélancolie.

— Il a pris sa retraite ?

— Non. Il a ouvert dans le village d'à côté il y a six mois, environ. C'était un des derniers à partir. Et maintenant...

Lauren désigna la boutique Alden Jouets de l'autre côté de la rue.

— Mais ne le dites pas à vous-savez-qui, à moins de vouloir voir s'effondrer l'univers d'une faible femme avant 8 heures demain, murmura-t-elle en désignant son fils du menton.

Clara hocha la tête, comprenant que Lauren essayait de mettre un peu de légèreté dans cette histoire, malgré son sourire triste.

— C'est terrible, reprit Lauren en balayant la rue du regard. Quand on a emménagé ici, il y a cinq ans, c'était un endroit merveilleux, avec ses petites boutiques indépendantes, les gens qui se disaient bonjour dans la rue. Et maintenant, la plupart de ces visages familiers ont disparu, et les magasins, eh bien...

Elle montra d'un geste les vitrines barrées de planches et reprit :

— Vous avez vu. Il ne reste plus que le pub. Et Roz vend du lait et deux ou trois bricoles au bureau de poste, mais les horaires d'ouverture sont bizarres, je ne viens jamais au bon moment. Vous pouvez essayer d'aller là-bas.

Rory était revenu en courant et glissait maintenant ses mains couvertes par des moufles dans celles de sa mère.

— Roz, répéta Clara en revoyant la teinture auburn et le gros trait d'eye-liner. Elle était au pub hier soir, c'est ça ?

Lauren acquiesça.

— Ah, vous avez assisté à ça. Mon Dieu, quelle scène ! Elles ne peuvent pas se voir, Louisa et elle. Elles sont voisines, mais pas en très bons termes, disons. Il y a du passif. Je crois que ça remonte aux années quatre-vingt. Et puis il y a eu l'histoire de la kermesse, mais je vous épargne le récit. Je ne veux pas vous ennuyer.

— Non, au contraire.

— Bon. Alors pour résumer, une année il y a eu du grabuge, et l'année suivante, ils n'ont pas remis de jeu de chamboule-tout au programme.

— Champoule-tout ! Champoule-tout ! claironna Rory en tournant sur lui-même alors que Clara s'apprêtait à poser une autre question.

Lauren se mit à fouiller dans son sac à main.

— J'ai vraiment cru que j'allais devoir intervenir comme arbitre, hier soir. Il ne s'était rien passé d'aussi explosif depuis des lustres, entre Roz et Louisa.

Elle sortit un mouchoir et essaya d'effacer une trace sur le visage de Rory.

— On sort environ une fois par mois, avec mon mari, et c'était vraiment drôle que ça arrive le jour de notre petite soirée romantique, dit-elle. L'avantage, c'est que ça m'a empêchée de trop rentrer dans les détails sur les vaccins de Rory ou sur sa grande amitié avec George.

— George ? s'enquit Clara, qui avait perdu le fil.

— Dans *Peppa Pig*, expliqua Lauren. C'est à peu près ça, mon univers, en ce moment...

Rory avait brusquement relevé la tête en entendant le nom de Peppa Pig.

— George, on va r'garder George ! À la maison, George !

— Oh, zut, j'ai gaffé, là, marmonna Lauren tandis que Rory la tirait par le bras. Bon, je vais devoir y aller.

— Eh bien, ravie d'avoir fait votre connaissance, dit Clara avant de se pencher. Et la tienne aussi, Rory, ajouta-t-elle, faisant glousser le petit garçon qui se réfugia derrière sa mère.

— Vous restez ici longtemps ? demanda Lauren en résistant aux tiraillements de son fils.

— Je pensais aller à Cambridge aujourd'hui.

Lauren hocha la tête.

— C'est une belle ville, Cambridge. Super pour faire une petite promenade en barque. Dommage que vous ne restiez pas davantage, ça m'aurait fait plaisir d'avoir une nouvelle copine.

— Moi je suis ton copain ! s'écria Rory en tirant sur le bas de son magnifique manteau.

— Oui, mon chéri, bien sûr, dit Lauren tout en passant une main dans les cheveux de son fils. Je voulais dire, une copine avec qui je peux boire du vin et critiquer les gens qu'on connaît, murmura-t-elle à Clara.

— Cripiquer ? répéta Rory.

Lauren grimaça et Clara éclata de rire.

— Quel dommage, en effet, dit-elle.

Elle regarda Lauren et son fils s'éloigner, pensive. Peut-être pouvait-elle... ? Elle sourit, oubliant son envie de café et de muffin.

Maintenant, elle savait exactement où ses pas la mèneraient dans les minutes suivantes.

Chapitre 3

Joe épousseta la manche de son costume. Il les faisait tailler sur mesure, et le tissu tirait légèrement entre ses épaules. Il devait se remettre au sport, il le savait. Il se redressa et observa son reflet dans la vitre.

Derrière la baie vitrée s'étendait la ville de Londres. De là, il apercevait la Tamise qui serpentait en contre-bas et le haut de la grande roue du millénaire, dans le lointain. Le jour n'était pas complètement levé, si bien que la ville était encore plongée dans une ombre relative ; la lumière de l'aube n'atteignait pour le moment que les bureaux situés au-dessus de lui. Il contempla les toits de Londres, le méli-mélo des rues, les gens qui marchaient en bas. Que verraient-ils s'ils levaient les yeux ? Rien que la façade lisse de l'immeuble de bureaux, tout en chrome, acier et baies vitrées. Il était trop loin pour que quiconque puisse le voir dans son costume à fines rayures bleu marine, avec ses chaussures bien cirées et le nœud Windsor de sa cravate. Il se sentait plus grand, à regarder ces gens se déplacer en bas sans savoir qu'on les observait.

Il vit un fin rai de lumière dans le reflet de la vitre, puis une ombre entrant dans la pièce. Il prit une profonde inspiration et se prépara mentalement à passer à l'action.

Il se retourna, remercia Pam, son assistante, d'un bref signe de tête comme elle s'apprêtait à partir. Cette dernière lança un dernier regard vers l'homme qui venait d'entrer et referma la porte derrière elle en se mordant légèrement la lèvre.

— Bonjour, Joe, dit le nouveau venu en traversant la pièce pour lui serrer la main.

— Merci d'être venu, Matt.

Matt l'observa un instant et haussa un sourcil.

— Tout cela est bien mystérieux, dit-il. Pam m'attendait quand je suis arrivé, elle m'a conduit par ici avant même que j'aie eu le temps d'allumer mon ordinateur.

Il mit une main devant sa bouche et bâilla.

— En effet, elle t'a attendu pendant une demi-heure, lui fit remarquer Joe.

Matt ne réagit pas ; il lorgnait le croissant entamé posé sur le bureau de Joe et se passa la langue sur les lèvres, ce qui agaça Joe.

— Pam me parlait de son dernier petit-fils, qui a le même âge que ma Nancy, dit Matt. Je lui disais que l'on pourrait peut-être les fiancer...

Il s'interrompit et esquissa un sourire confus.

Joe le fixait, la tête penchée sur le côté. Il ignorait que son assistante avait des petits-enfants. Mais ce n'était guère le moment de penser à cela. Il avait un problème à résoudre, des mesures à prendre.

— Je suppose que tu sais pourquoi je t'ai demandé de venir ?

Matt fronça les sourcils.

— Pas pour me parler du classement de cette année au squash, j'imagine, répondit-il.

Sa voix était maintenant plus basse, descendant d'un ton à chaque mot. Joe ne lui accorda pas l'ombre d'un sourire.

— Ton équipe te porte à bout de bras, Matt. Jules a apporté deux nouveaux clients ces derniers mois, et Paddy arrive au bureau à 4 h 30 le matin pour rattraper tes négligences...

Matt recula comme s'il venait d'être giflé. Sa bouche s'entrouvrit, mais aucun mot n'en sortit.

— Les chefs, là-haut, en ont assez des excuses de ton équipe, poursuivit Joe. Avant, tu étais un élément productif, mais cela fait des mois que tu n'as apporté aucune nouvelle affaire. Quant au fiasco du dossier Anderson, c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

— Je l'ai expliqué à Karen : c'est mon associé qui s'est trompé dans le pitchbook. Nos chiffres étaient sortis et...

Joe leva une main pour l'interrompre.

— Sauf qu'autrefois, tu aurais repéré cette erreur.

Matt n'insista pas et pâlit légèrement.

Joe détourna le regard. Tout cela ne l'amusa guère. Il se souvint soudain du jour, l'année dernière, où Matt l'avait couvert. Ils devaient emmener un client important déjeuner et Joe avait dormi toute la matinée, n'arrivant que pour le dessert. Matt avait tourné les choses avec humour et ne l'avait dit à personne. D'autres que lui en auraient profité pour lui planter un couteau dans le dos. Il secoua la tête pour chasser ce souvenir.

— Donc, tu me vires, c'est ça ? demanda Matt d'une voix blanche.

Joe se racla la gorge et tenta de se ressaisir. Si seulement Paul avait pu faire cet entretien à sa place ! Ce dernier ne vivait que pour ce genre de situation.

Il commença à énumérer les motifs en comptant sur ses doigts :

— Retards constants au bureau, absences répétées aux réunions, baisse des chiffres, management d'équipe peu probant...

Matt l'écoutait, ses joues devenant plus rouges à mesure que la liste s'allongeait.

Joe s'arrêta et le regarda.

— C'est un avertissement, mon pote.

— On n'est pas potes, rétorqua Matt.

Joe toussota. La réplique était méritée.

— Écoute, Matt, il faut juste que tu te reprennes et reviennes au top. Ce que l'on veut, c'est que tu sois à nouveau productif, que tu nous apportes des contrats.

Matt considéra Joe, l'air affligé.

— Eh bien, tu vois, je me suis trompé sur toi. Je croyais...

Il s'interrompt, puis conclut, la tête haute :

— En fait, tu n'es qu'un petit fumier sans cœur.

Joe ne broncha pas tandis que Matt continuait :

— Toi et tous ces connards pleins de thune, là-haut, vous ne pensez qu'à une chose : le profit, le profit, le profit.

— C'est ce que tu voulais aussi, à une époque.

— Je le veux toujours.

Matt passa une main sur son visage avant de reprendre :

— OK, je passe un peu plus de temps chez moi qu'avant, c'est vrai. Mais on vient d'avoir notre premier enfant, Joe. Et tu sais le temps que ça a pris avant que ce bébé arrive. Bon Dieu quand...

Il se tut, regarda Joe dans les yeux et poursuivit :

— Quand je pense que j'ai quasiment chialé sur ton épaule dans ce bar, un soir, en te racontant tout ce que l'on traversait. Ça a été dur, mais ça va mieux, maintenant. La petite fait presque ses nuits.

Je veux aider Suzie, elle ne peut pas y arriver toute seule, Joe.

— Je sais, et je suis désolé, mais...

— Oh, non, tu n'es même pas désolé.

Quelque chose craqua en Joe. Il n'avait pas envie d'être là, il n'avait pas envie de faire ça. Cela ne fit que rendre sa voix plus dure alors qu'il tentait de se justifier :

— On est sous pression, Matt, tu le sais, tu es au courant de ce qui se passe ici en ce moment. Tu nous as fait perdre la fusion avec Anderson Corporate, les Kline Brothers ont dégainé avant nous. On a été trop lents. Il faut que l'on soit plus réactifs que ça. Alors prends cette discussion comme un premier avertissement officiel.

Il s'arrêta, avant d'ajouter :

— Tu as de la chance.

— De la *chance* ? Mais bien sûr, quelle élégance de ta part, *mon pote*, merci beaucoup ! s'exclama Matt en haussant le ton. Juste *un premier avertissement officiel*... Tu sais très bien qu'ils ne vont pas tarder à trouver une excuse pour me virer. Tu le sais.

Joe détourna les yeux, priant pour que Matt se calme. Il ne voulait pas entendre ça, sachant que Karen voudrait un rapport détaillé de cet entretien. Matt avait raison : il avait désormais une cible de collée dans le dos, et à la moindre erreur...

— Allez, ça ira, tu verras, dit-il d'une voix beaucoup moins assurée.

Matt le dévisagea.

— Bon, eh bien, si tout est dit, je ferais bien d'aller voir mon équipe minable que je dirige comme un pied, et de me mettre au boulot, laissa-t-il tomber.

Joe ne répondit pas et se tourna vers les baies vitrées.

— J'espère pour toi que tu n'auras jamais à compter sur l'indulgence d'autrui, ajouta Matt.

Joe suivit son reflet dans la vitre tandis qu'il traversait la pièce. Arrivé devant la porte, Matt se retourna et lança :

— Tu sais, il n'y a pas que le boulot dans la vie, *mon pote*.

Joe haussa les épaules sans répondre et épousseta de nouveau ses manches en regardant Matt sortir dans un bref éclat de lumière avant que la porte ne se referme derrière lui.

Il contempla un instant le soleil qui était levé maintenant et prit son téléphone dans sa poche pour consulter ses e-mails et voir s'il y avait du neuf sur la dernière affaire en cours. L'écran annonçait un appel manqué de sa mère. Elle devait faire une de ses promenades matinales et avoir envie de lui parler de ce lever de soleil. Il soupira. Non, il n'avait pas l'énergie pour cela maintenant. Avec une pointe de culpabilité, il remit le téléphone dans sa poche. Il la rappellerait plus tard.

Chapitre 4

Louisa jeta son téléphone d'un geste excédé. Il atterrit entre deux énormes tas de vêtements.

— Arrête de me fixer comme ça, dit-elle en direction de la cage dans l'angle de la pièce. Tu sais bien que je ne peux pas t'emmener. À cause de ces histoires de grippe aviaire et compagnie.

Le perroquet lui coula un regard méprisant et se déplaça ostensiblement sur son perchoir.

— T'ES VIRÉ ! s'écria-t-il avant de se tourner vers les murs de l'angle.

— Très bien, boude si ça te chante, rétorqua Louisa en examinant un gilet moutarde qu'elle lança dans la pile de gauche.

Roddy, le gros chat roux couché devant le feu cessa brusquement de se lécher les pattes pour la regarder.

— Quoi, toi aussi tu t'y mets ? Vous allez arrêter, à la fin ? Je me sens déjà assez coupable comme ça, pas la peine d'en rajouter.

Sa valise était ouverte, débordant d'une pile désordonnée de serviettes, maillots de bain, livres et vêtements. Il lui avait fallu une heure pour retrouver son passeport, si bien qu'elle devait maintenant se presser. Et pas question de compter sur la pendule

de la cuisine, dont la pile était morte depuis un an, et qui lui donnait une attaque chaque fois qu'elle croyait qu'il était réellement 11 h 05. Elle était consciente qu'elle ne cessait de fulminer contre tout et rien, seulement, depuis la soirée de la veille au pub avec les réflexions et les grands airs de cette maudite Roz, elle ne pouvait s'en empêcher. Elle avait tout raconté à Lady KaKa, mais le perroquet était perturbé depuis qu'il avait vu la valise.

— Tu veux bien te retourner, s'il te plaît, je voudrais finir mon histoire, dit Louisa à la cage. Je te laisserai sortir quelques minutes.

À ces mots, Roddy leva les yeux d'un air méfiant et hérissa les poils de son dos.

— Oh, ça va, Roddy, ne fais pas ton caïd.

La promesse avait été entendue : le perroquet s'était retourné et avait avancé sur le perchoir en direction de la porte, attendant avec une expression impérieuse tandis que Louisa s'apprêtait à ouvrir la cage.

— YOUKAÏDI YOUKAÏDA, YOUKAÏDI YOUKAÏDA.

La sonnerie de l'Interphone retentit soudain. Louisa jura et n'ouvrit pas la cage. Le perroquet poussa un cri outré.

— Oh, zut. Attends, ma puce.

Lady KaKa reprit sa place et se retourna vivement pour recommencer à fixer le mur.

— T'ES VIRÉ, CONNARD !

Louisa leva les yeux au ciel. Ce perroquet était d'une susceptibilité de diva. Elle hésita un instant devant l'Interphone. Aucune fenêtre ne lui permettait de voir la Grand-Rue. Mais comme son taxi ne devait pas tarder à arriver, elle se décida à appuyer sur le bouton.

— C'est toi, Reg ? Tu es en avance, dit-elle.

Une voix inconnue lui répondit :

— Non, c'est Clara. Vous ne me connaissez pas, mais, euh... Enfin, je suis Clara.

Louisa lâcha le bouton et se tourna vers le chat, qui avait repris sa toilette.

— Qui c'est, cette Clara ? lui demanda-t-elle.

Le chat ne leva pas la tête. Louisa haussa les épaules et appuya de nouveau sur le bouton.

— Montez, dit-elle tout en regardant l'appartement, où traînait l'intégralité de sa garde-robe.

Elle entendit des pas dans l'escalier lorsqu'elle alla ouvrir la porte à la peinture écaillée. Une jeune femme apparut bientôt, vêtue d'un jean, d'un gros pull en laine et d'un bonnet de tricot d'où dépassaient des cheveux blonds. Une peau incroyablement lisse, des yeux bleu clair souriants, un visage vaguement familier. Ses joues étaient rosies par le froid de l'extérieur.

Louisa fronça les sourcils.

— Merci. Je suis vraiment désolée de débarquer comme ça, sans prévenir, dit la jeune femme en montant la dernière marche. Ouf, je ferais bien de me remettre un peu au sport, moi, ajouta-t-elle en se tenant les côtes. Un étage et me voilà déjà essoufflée ! C'est pathétique, à mon âge.

Quelque chose en elle mit Louisa très à l'aise. Elle lui sourit immédiatement.

— Entrez, entrez, dit-elle avant de refermer la porte. Mais, euh, pardon... Qui êtes-vous, exactement ?

La jeune femme se redressa et lui rendit son sourire.

— Je m'appelle Clara, je loge au pub. J'y étais, hier soir.

— Juste ciel ! s'exclama Louisa en levant les mains en l'air. Quelle soirée ! Un peu de gâteau à la carotte ?

— Oh oui, avec plaisir. Je cherchais justement un café ou un commerce quelconque. Je n'ai pas pris de petit déjeuner.

— Vous allez avoir du mal à trouver un café par ici, dit Louisa en attrapant un sarong fuchsia et en le lançant vers la valise. Le gâteau est sur le plan de travail. Je l'ai fait hier, c'est le préféré de Lady KaKa.

Elle hochait la tête en direction de la cage.

— Coupez-en une tranche. Oh, et puis une pour moi, tant que vous y serez, si vous voulez bien. Je suis en pleins préparatifs, je décolle bientôt, vous savez...

— Oh oui, bien sûr.

Clara traversa la pièce en slalomant entre les piles d'affaires, et sursauta quand le perroquet cria :

— T'ES VIRÉ !

Louisa agita une main tout en continuant de fouiller dans le fond d'un placard.

— Excusez-la, et excusez le bazar. Je pourrais dire que c'est parce que je fais ma valise mais, en fait, c'est souvent dans cet état.

Elle sortit du placard une paire de tongs couleur bronze et sourit.

— Hourra, les voilà ! Je savais bien que je les avais rangées quelque part, dit-elle en les brandissant devant elle.

Clara regarda l'appétissant gâteau orange et prit un couteau.

— Donc, vous partez vraiment ? Où allez-vous ?

Penchée au-dessus d'un tiroir, Louisa répondit sans relever la tête :

— À Madrid.

Clara posa une tranche de gâteau sur une assiette.

— Madrid ? C'est formidable, dit-elle en imaginant de petites ruelles pavées, des danseuses de flamenco à chaque coin de rue, de gros pichets de sangria et des gens riant dans des jardins baignés de soleil.

Dans la chambre, Louisa avait maintenant disparu derrière le lit.

— Il fait dix-huit degrés là-bas en ce moment, vous vous rendez compte ? Dix-huit degrés en novembre ! cria-t-elle, si fort que le chat se redressa, inquieté par le bruit.

Sa tête apparut soudain par-dessus les piles de vêtements tandis que le reste de son corps demeurait invisible.

— Je ne me souviens même plus de ce que ça fait, dix-huit degrés, dit-elle. J'ai l'impression que l'été remonte à une éternité, et de toute façon, il a plu presque tout le temps. J'ai envie de soleil ! De soleil sur mon visage, sur mes bras, mon cou, mon dos ! Je veux me brûler les pieds sur le sable et entrer dans l'eau en me disant « Ah, quel soulagement, elle est fraîche », parce qu'il fait trop *chaud*.

Elle plongea à nouveau derrière le lit.

— Je ne veux pas vous déprimer, mais je suis sûre que vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-elle.

Clara se percha sur un tabouret de bar avant de répondre :

— Moui, enfin, je n'ai jamais été trop habituée à la chaleur, personnellement. Au Danemark, il fait trois degrés en ce moment.

— *Trois ?*

La tête de Louisa émergea de nouveau, ses cheveux en bataille.

— Juste ciel, comment font les gens ? s'exclama-t-elle avec un air horrifié. Vous feriez aussi bien d'hiberner comme des ours, à ce compte-là.

— Eh bien...

Clara sourit en pensant aux hivers dans son pays : les longs mois des viandes mitonnées à petit feu, des tasses de *gløgg* fumantes et des feux de cheminée.

— ... c'est un peu ça, en fait !

Alors qu'elle ôtait son bonnet, libérant ses cheveux sur ses épaules, son sourire retomba un instant. Il n'y aurait plus d'hivers comme ceux de son enfance, avec tout le monde réuni autour de la grande table en chêne devant des bols remplis de délicieuses boulettes de viande...

Elle cligna des yeux pour chasser ces vieux souvenirs récurrents.

Dans son coin, Lady KaKa la regardait manger son morceau de gâteau et battait des ailes avec fureur contre les barreaux de la cage chaque fois qu'elle tournait les yeux vers elle.

Coiffée d'un grand chapeau orné d'énormes fleurs de tournesol, Louisa vint s'installer sur un tabouret à côté d'elle.

— Ne faites pas attention à elle, dit-elle avec un geste en direction de la cage. Elle est jalouse dès que quelqu'un monopolise mon attention, et en plus, le gâteau à la carotte est son préféré.

Elle coupa un petit bout de sa tranche et le fit passer à l'intérieur de la cage. Le perroquet contempla le morceau avec dédain avant de se retourner vers le mur. Louisa soupira.

— Elle boude. Je crois bien que sa crise va durer jusqu'à mon départ. Elle sait que je m'en vais.

— Qui va s'occuper d'elle ? s'enquit Clara avant de prendre une bouchée de plus. Il est vraiment terrible, ce gâteau.

Louisa hocha la tête, rayonnante.

— Je sais ! Je suis très douée pour faire des gâteaux, je l'ai toujours été, c'est un de mes talents. Ça, et lire les tarots. Oh, et souffler le verre, aussi. Je n'ai jamais essayé le kitesurf mais je crois que j'y excellerai aussi. Et vous, quels sont vos talents, Clara ?

Clara resta interdite quelques instants.